

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

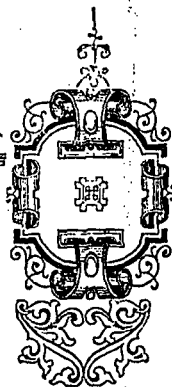
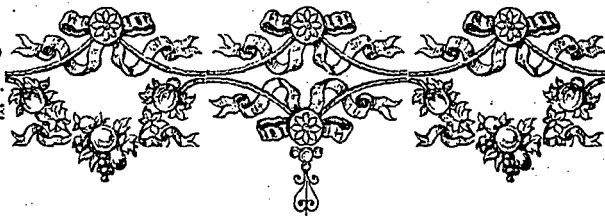
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



L A

# GAZETTE DES FAMILLES

Revue Religieuse, Littéraire et Agricole.

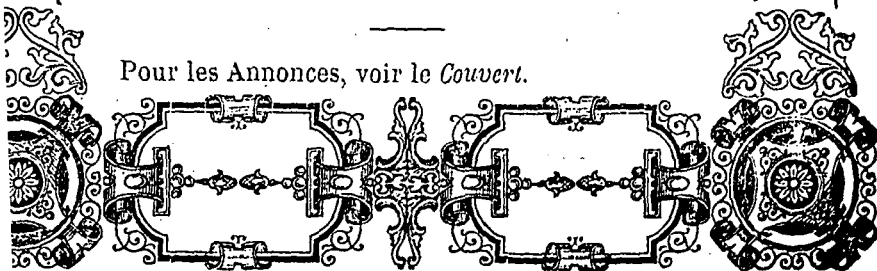
*Recommandée par NN. SS. l'Archevêque de Québec, les Evêques de Montréal, d'Ottawa, de Rimouski, des Trois-Rivières, de Sherbrooke et de Saint-Hyacinthe.*

Vol. IX    15 Octobre 1878.    No. 20

## Sommaire.

	PAGES.
<b>Littérature.</b>	
L'Emigrante, par H. NEVIRE.....	269
<b>Histoire.</b>	
La Mère Marie de l'Incarnation, (Suite),.....	274
<b>Agriculture.</b>	
La Science Agricole, mise à la portée de tout le monde, par X**.....	277
Du savoir nécessaire aux filles.....	279
La Comptabilité Agricole.....	280
Abonnements payés.....	280

Pour les Annonces, voir le Couvert.



# La Gazette des Familles

Paraît les 1er et 15 de chaque mois, par livraison de 12 pages, double colonne, formant au bout de l'année un beau volume de près de 300 pages de matières variées, propres à l'instruction de la famille et à charmer ses loisirs.

ABONNEMENT.—**Une Piastre** par Année, y compris les frais de poste.

Payable d'Avance.

On ne s'abonne pas pour moins d'une année, et l'année de publication ne se fractionne pas.

Toute la correspondance, tant pour abonnement, envoi d'argent que pour la rédaction, doit être adressée directement à Mr l'Administrateur de la *Gazette des Familles*, à Ottawa.

## Bulletin des Annonces.

Comme la *Gazette des Familles* pénètre dans toutes les Paroisses et Villes de la Province de Québec et autres Centres français du Canada, on a résolu de publier sur le Couvert de la *Gazette des Familles* les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de 10 cents par ligne, pour la 1ère insertion, soit \$2.00 pour un carré de 20 lignes, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

## ENFIN!

Nous avons atteint les plus bas prix. Nos **Orgues** et nos **Pianos** entièrement neufs et garantis pour cinq ans, sont à la portée de toutes les bourses.

LES

**Meilleurs Instruments**

AUX PRIX

**LES PLUS RÉDUITS.**

**Pianos et Orgues**

de la Maison

**" CORNISH. "**

L'élasticité de touche, la pureté du son et la beauté de construction de ces instruments ne peuvent être surpassés.

Il ne vous en coûtera rien

pour les essayer. Nous les envoyons à l'épreuve pour dix ou quinze jours et nous payons le transport, aller et retour, s'ils ne sont pas tels que nous les représentons. Nous ne vous demandons pas d'argent avant que vous n'ayez constaté que l'instrument est bien tel que nous le décrivons. Demandez-nous notre nouveau catalogue illustré.

**CORNISH & Cie.,**

Washington, New-Jersey.

## LE PAPE LEON XIII

*Élu par le Conclave comme le digne successeur de Pie IX.*

Le Pape Léon XIII est de haute taille, avec une tête superbe, le front haut et gracieux, et une physionomie ouverte. Pour la science, le tact, la dignité, l'énergie, l'affabilité et la piété sincère, le Sacré Collège ne pouvait trouver un plus digne successeur au regretté Pie IX, que le Cardinal Pecci.

Afin de rencontrer les nombreuses demandes du public, nous nous sommes procuré un

**SUPERBE PORTRAIT**

DE

**Notre St. Père Léon XIII**

Grandeur 12 x 14, copies duquel nous nous proposons d'offrir en vente presqu'au prix coûtant. Toutes les familles devraient l'avoir en leur possession. Les gravures seront expédiées soigneusement enveloppées, poste payée, et garantie d'arriver en bonne condition, pour 25 cents chaque, ou 3 gravures à une seule adresse pour 50 cents.

GARRETT & MITCHELL,

Éditeurs, Cincinnati, O.

Abonnement.

\$1

Par Année.

FOI et PATRIOTISME.

LA

Paraissent les

1er et 15 de

CHAQUE MOIS.

# GAZETTE DES FAMILLES.

Revue Religieuse, Littéraire, Historique et Agricole.

Recommandée par NN. SS. l'Archevêque de Québec, les Evêques  
de Montréal, d'Ottawa, de Rimouski, des Trois-Rivières,  
de Sherbrooke et de Saint-Hyacinthe.

## Littérature.

### L'ÉMIGRANTE.

Au fond de l'une des vallées les plus pittoresques de l'Alsace s'élève la petite ville de Sainte-Marie-aux-Mines. Les collines qui l'entourent sont couvertes de pins et de mélèzes, dont la sombre verdure forme un paysage d'aspect austère qui rappelle les gorges de la forêt noire. Deux torrents descendent des hauteurs et se réunissent dans la vallée dont leurs eaux calmées et confondues suivent les détours et fertilisent les terres. Dans ce petit coin de la France, ignoré des voyageurs, que n'y appellent ni la beauté du pays ni les souvenirs historiques, la nature a pris pour ainsi dire une physionomie austère parfaitement en harmonie avec les habitudes et

le genre de vie de la population qui s'y cache. Sainte-Marie-aux-Mines n'était qu'un village il y a vingt ans : aujourd'hui, c'est une ville qui compte près de vingt mille habitants ; l'industrie surtout des mines de houille, comme son nom l'indique, y a pris un développement considérable, et les paysans des environs, à plus de dix lieues à la ronde, désertant le travail ingrat de la terre, s'y sont peu à peu agglomérés, attirés par l'espoir d'une existence moins laborieuse et d'un gain plus rapide : des usines et des manufactures nombreuses se sont promptement élevées ; les bras ne manquaient pas, les capitaux sont arrivés, et aujourd'hui on entend partout retentir le sifflet des machines à vapeur, l'on voit s'élever lentement dans le ciel les panaches noires des hautes cheminées d'usines ; là, où jadis résonnait le plaintif mugisse-

ment des bœufs, rentrant le soir à l'étable et le chant monotone du pâtre qui les conduisait. Quant à moi, je ne trouve pas que le pays ait beaucoup gagné à ce changement ; l'âme est plutôt attristée que réjouie par le spectacle de cette activité fiévreuse à laquelle tant de bras et tant d'intelligences se trouvent condamnés, de ce mouvement prosaïque et mécanique de l'industrie qui a remplacé les libres et poétiques allures du travail des champs, de ces ouvriers aux vêtements noirs de fumée, aux visages pâles et exténués, au regard éteint, dont la foule débouche le soir des manufactures et regagne tristement les logis insalubres que la spéculation moderne lui a construits en ménageant le terrain et en exhaussant les toits.

Mais, à l'époque où se passe ce récit, c'est-à-dire il y a trente ans, cette transformation ne s'était pas encore opérée, et Sainte-Marie n'était encore qu'un village. Parmi les plus pauvres familles de ce village, on remarquait celle de Fritz Hiller. La maison, ou, pour se servir d'un terme moins pompeux et plus vrai, la cabane de Fritz s'élevait à l'entrée d'une gorge qui ferme la vallée vers le couchant, sur la lisière d'une forêt qui s'élève sur les pentes des collines, et couvre une superficie considérable. Fritz

était sabotier de son état, et, pendant la morte saison, il fabriquait ces jouets en bois blanc qui nous viennent de l'Allemagne et qui font les délices des enfants au jour de l'an. Nul n'était plus habile que lui pour sculpter les animaux de bergeries, des ménageries, des arches de Noé, les personnages de l'Écriture sainte, patriarches et prophètes, les héros de l'histoire et ceux de la légende, le roi David et le Juif errant. Fritz était plus qu'un artisan ; il appliquait à ces humbles œuvres le talent et l'amour propre de l'artiste.

Mais c'était un métier peu lucratif, surtout si l'on considère que Fritz avait dix enfants, et que son travail devait suffire pour alimenter cette nombreuse famille, car la mère avait bien assez des soins du ménage et de la surveillance de toute sa progéniture. Or, malgré des prodiges d'assiduité et de labeur, Fritz, qui voyait chaque année s'accroître sa postérité et ses charges, voyait avec anxiété venir le moment où il ne suffirait plus à porter cet accablant fardeau. Sous l'empire de cette pensée poignante, sa gaieté naturelle s'était altérée, son courage avait faibli, et même, car c'était un homme pieux, sa confiance en Dieu s'affaiblissait.

Or, tandis qu'il se livrait à ces réflexions attristantes, assis de-

vant la porte de sa maison; par une froide soirée d'automne, il vit défilér une longue bande d'émigrants, arrivés de l'intérieur de l'Allemagne, et qui se dirigeaient vers un des ports de la France d'où on devait les transporter au-delà des mers. Ils étaient bien une centaine de tout sexe et de tout âge : sur leurs visages se lisait la morne résignation des exilés ; cette résignation plus pénible à voir que le désespoir qui se traduit par des larmes ; il y avait là des femmes qui allaitaient leurs enfants tout en marchant, des vieillards qui allaient chercher leur tombe à deux mille lieues de leur berceau, de jeunes hommes et de jeunes femmes qui abandonnaient avec le sol natal les plus chères affections de leur cœur, les souvenirs sacrés de la famille et de la patrie. Ils étaient poudreux, harassés, silencieux et presque farouches. Fritz suivit d'un regard ému la marche du triste convoi, et quand le dernier émigrant eut disparu à l'horizon il reporta instinctivement les yeux sur la maisonnette où sa famille se trouvait réunie pour le repas du soir, sur le modeste enclos qui l'entourait, où ses enfants avaient essayé leurs premiers pas, et un long soupir de sa poitrine à l'idée que peut-être un jour, lui aussi, serait chassé par la misère de ce paradis terrestre.

Il rentra au logis et trouva sa femme tout en larmes ; les enfants pleuraient aussi de voir pleurer leur mère ; et la fille aînée de Fritz, Marguerite, assise dans un coin de la chambre, avait la figure pâle et consternée, quoiqu'elle ne pleurât pas. Mais Fritz qui connaissait son caractère ferme et sa raison prématurée, fut plus effrayé de l'expression de ses traits que des larmes de ses autres enfants et de celle même de sa femme. Il craignait que le malheur dont il venait d'avoir le pressentiment ne fût arrivé tout de bon.

—Marguerite, dit-il s'adressant à la jeune fille que nous venons de désigner, qu'est-il arrivé ? Parle, ne me cache rien.

—Mon père, répondit-elle d'une voix tremblante, mais sans hésitation, il est arrivé ce que nous ne pouvions attendre de pire. Mais Dieu ne nous abandonnera pas, et maintenant je suis assez forte et assez courageuse, je l'espère, pour vous venir en aide par mon travail.

—Explique-toi, mon enfant. Je dois tout savoir, et j'aime mieux l'apprendre de ta bouche que de celle d'un étranger.

—Eh bien ! mon pauvre père, la maison ni l'enclos ne vous appartiennent plus. Ce juif de Strasbourg auquel vous devez huit cents franc depuis deux ans, a obtenu contre vous un jugement par lequel vous êtes expo-

prié. L'huissier de Sainte-Marie est venu, pendant votre absence, et il a apporté ce papier timbré. Fritz lut attentivement le jugement de saisie qui le condamnait à vider les lieux dans les vingt-quatre heures, au nom du roi, de par la loi et justice, et quand il eut achevé cette terrible lecture, il se laissa tomber pâle et défait sur une chaise. Une muette consternation régnait dans cette chambre où la veille éclataient les rires frais et joyeux des enfants, où la douce voix de Marguerite faisait entendre les vieilles ballades de l'Allemagne, où Fritz et sa femme travaillaient et espéraient encore.

## II.

Tout-à-coup on frappe à la porte. Fritz, comme réveillé en sursaut, se lève vivement, et toute la famille jette sur lui des regards inquiets. Seraient-ce déjà les gens de loi qui viennent mettre à exécution le jugement de la ville ? Cependant personne ne bouge, et une minute s'écoule, une minute qui parut à Fritz tout un siècle d'angoisse. Mais on s'impatiente au dehors, et un second coup plus fort, plus impératif que le premier, retentit sur les planches de la porte. Fritz va pour ouvrir d'un pas chancelant.

Un étranger se présente. C'est un homme paraissant avoir cinquante ans. Haut de taille et de

puissante carrure, il entre, appuyé sur un jonc à pomme d'or, avec toute l'assurance de l'homme qui se trouve chez lui. Cette façon de se présenter rassure médiocrement Fritz qui lève sur l'inconnu un regard craintif. Il voit un visage assez rond et coloré, dont l'expression paraît ferme et presque dure, deux yeux noirs au regard vif et pénétrant, devant lequel le sien se baisse involontairement : la bouche de cet homme est évidemment habituée à commander : pourtant une certaine bonté en adoucit les contours vigoureusement accentués. Il contemple un instant en silence la scène de désolation au milieu de laquelle il vient de tomber, et ne peut réprimer un mouvement où un spectateur désintéressé eût certainement reconnu l'indice d'une nature compatissante.

—Fritz Hiller, dit-il enfin, j'ai acheté la créance du juif Moïse, de Strasbourg, et votre maison, ainsi que le champ qui l'entour, sont maintenant à moi, car on a dû vous signifier déjà le jugement d'expropriation. Avez-vous huit cents francs à me remettre, plus les frais ?

—Un sourire navrant d'amertume passa sur les lèvres de Fritz, qui se contenta de montrer du geste à l'étranger le dénuement de son intérieur et les larmes de ses petits enfants.

—Alors, continua l'étranger, d'une voix qu'il s'efforçait évidemment de rendre indifférente, il faut que la loi recoive son exécution. J'en suis vraiment peiné, maître Hiller, mais je n'y puis rien, absolument rien.

—Monsieur, répondit Hiller, en faisant, pour paraître calme, un effort qui lui déchirait le cœur, demain vous pouvez revenir, nous vous aurons fait place.

—J'y compte, dit l'étranger, et il se dirigea vers la porte ; mais, avant de sortir, il eut un moment d'hésitation et s'arrêta comme si une réflexion soudaine lui fût venue. Mais cette hésitation dura à peine quelques secondes, et la porte, en se refermant sur lui, enleva à Fritz une vague et dernière lucur d'espérance.

### III.

Je renonce à vous peindre la journée du lendemain. Dès le matin, Fritz communiqua à sa femme et à Marguerite, seules capables de le comprendre, la résolution à laquelle il s'était arrêté. Du profit de son pauvre mobilier, il payerait une année de pension pour les plus jeunes de ses enfants, incapables de résister aux fatigues de la vie errante qu'il allait mener désormais avec sa femme et sa fille aînée, car eux trois devaient émigrer misérablement comme

ces infortunés qui, la veille, avaient passé tout exprès pour lui montrer le chemin de l'exil.

La femme de Fritz pleura beaucoup et s'abandonna sans contrainte à toute la faiblesse de sa nature. Quant à Marguerite, elle ne pleura point ; elle trouva même des sourires et des paroles gaies, pour relever le courage abattu de son père. Fritz eût certainement succombé, sans elle, à quelque tentation funeste du désespoir.

Enfin, l'heure fatale arriva : Fritz se leva pour donner le signal d'un départ qui devait être éternel.

Au moment où il allait passer pour la dernière fois le seuil de sa maison, un domestique en riche livrée lui remit une lettre à son adresse et s'éloigna sans attendre de réponse.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Maître Hiller, je ne veux pas causer la ruine et le malheur de toute votre famille. J'ai trouvé un moyen de nous arranger ; je suis établi à Philadelphie où je possède une fortune assez respectable, et où demeure toute ma famille ; j'ai deux enfants que la mort a privés depuis peu de leur mère ; j'ai longtemps désiré qu'une personne sage, douce et pieuse, comme l'est votre fille Marguerite, terminât leur éducation ; qu'elle accepte cette mission, et vous rentrez immédiatement en possession tranquille de votre bien.

« FRÉDÉRIC DE HUIKENDOOP. »

Quelques jours après, Margue



rite prenait seule le chemin de l'exil, et elle attendait, au Havre, le départ du vaisseau qui devait la transporter à Philadelphie.

Assis devant sa porte, comme nous l'avons déjà vu au commencement de ce récit, Hiller se disait avec un serrement de cœur : c'est maintenant que le vaisseau met à la voile et mes yeux se fermeront sans l'avoir jamais revue.

Mais au moment où il exprimait cette pensée douloureuse, ô merveille ! est-ce un fantôme, une apparition qui le charme ?

Non, c'est Marguerite elle-même, Marguerite souriante et ravie. Le baron Frédéric de Huikendorf lui donne le bras et la regarde d'un air tout paternel.

—Fritz, dit-il au pauvre père ; figurez-vous que vous sortez d'un songe pénible et que vous vous réveillez, voilà tout ; j'ai voulu éprouver le dévouement de cette charmante enfant ; l'épreuve a pleinement réussi, et voilà sa récompense.

Il remit entre les mains de la jeune fille un portefeuille qui paraissait bien garni, et disparut en se dérochant aux bénédictions de toute la famille.

Le portefeuille contenait 10,000 francs pour la famille, et une somme égale pour doter Marguerite à l'époque de son mariage. Je vous laisse à penser si Fritz Hiller prospéra à partir de ce jour.

Ce baron de Huikendorf était un original qui parcourait ainsi l'Europe en faisant de la philanthropie à sa manière. Il serait à désirer que tous les originaux le fussent comme lui.

H. NEVIRE.

---

## Histoire.

---

### LA MÈRE

**Marie de l'Incarnation,**

PAR

L'Abbé P. F. RICHAUDEAU,

Aumônier des Ursulines de Blois.

CHAPITRE VIII.

(Suite.)

Ces saintes religieuses, dirigées par les conseils de la Mère Marie de l'Incarnation et enflammées par les exemples qu'elle leur donnait, étaient déjà arrivées à un haut degré de perfection ; mais on peut dire que la grande épreuve qu'elles eurent à subir par l'incendie de leur monastère, fit d'elles des créatures célestes. Ni la surprise, qui pourtant fut aussi grande que possible, ni la terreur, qui renverse souvent les plus mâles courages en pareil cas, ni la vue d'une ruine complète, qui les mit sans pain, sans abri, sans vêtements, les pieds nus et en chemise sur la neige, à mille lieues de leurs familles, aux-

quelles il leur est impossible de faire connaître leur état avant six mois, rien de tout cela ne trouble leur sérénité, ne leur fait une larme, n'altère même leur physionomie. Qui pourrait dire jusqu'à quel point elles grandirent devant Dieu, pendant ces deux heures que dura l'incendie de leur maison ? Qui saura, avant d'en devenir témoin dans le Ciel, le degré de gloire éternelle qu'elles ont acquis par leur héroïque résignation ?

Par là-même quelle gloire résulte ici-bas, pour Dieu, d'une telle vertu produite par sa grâce dans de faibles femmes ! Quel honneur pour l'état religieux, de transformer ainsi les âmes et de leur donner une force dix fois plus grande que celle qui est nécessaire pour affronter la mort sur un champ de bataille ! Il semble que, depuis l'ère des martyrs, Dieu n'avait rien montré de plus grand et où l'action de sa grâce fût plus visible.

On crut qu'un pareil désastre était un grand malheur pour la communauté qui venait d'être fondée à Québec : dans la réalité, ç'a été un avantage immense. On peut dire que cet événement, qui est comme le point culminant de son histoire, lui a donné un caractère religieux et une noblesse dont elle se croira toujours obligée de ne jamais déchoir. Toujours on mettra sous les yeux des

jeunes filles qui viendront s'y adjoindre, le récit que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur, et elles ne manqueront jamais de se dire : Il faut que nous travaillions à nous rendre dignes de ces modèles et que nous nous efforcions de marcher sur leurs traces. Du haut du Ciel ces saintes Mères ont les yeux sur nous, et elles ne nous reconnaîtront pour leurs filles que si nous ne sommes pas indignes du nom d'Ursulines qu'elles ont embelli de leur sainteté. L'odeur de l'incendie s'est évaporée depuis longtemps : *Odor ignis non erit in te* ; mais le parfum de vertu qu'ont laissé après elles ces admirables religieuses, embaumera toutes les générations qui viendront continuer leur œuvre.

De plus, n'oublions pas tous les sentiments d'admiration, l'accroissement de foi et de piété dans un grand nombre d'âmes et surtout les actes de vertu qui furent le résultat immédiat de l'incendie du monastère, et de l'héroïque résignation des religieuses. Nous avons vu combien les témoins de cette scène grandiose furent impressionnés ; mais ce n'est encore là qu'un faible aperçu. Tous les cœurs furent émus de compassion et cette compassion ne resta pas stérile. Les Pères Jésuites donnèrent l'exemple. " Le 2 janvier 1651, est-

il dit dans leur journal, la conclusion fut prise, du consentement unanime des Pères et des Frères, de nous priver de nos desserts, afin de secourir des bonnes Mères, qui ont plus besoin de ces douceurs que nous."

"Nos Révérends Pères, ajoute la Mère de l'Incarnation, nous ont secourues de toute l'étendue de leur pouvoir, jusqu'à nous envoyer, afin de nous revêtir, les étoffes qu'ils avaient en réserve pour se faire des habits. Ils nous ont encore donné des vivres, du linge, des couvertures, des journées de leurs Frères et de leurs domestiques. M. le Gouverneur d'Ailleboust et Madame, sa femme, nous ont aussi assistées. Nous avons été l'objet de la compassion et de la charité de tous nos amis. Cette compassion a été partagée par les pauvres également. L'un nous offrait une serviette, l'autre une chemise, l'autre un manteau. Un autre nous donnait une poule, un autre des œufs, un autre d'autres choses."

N'oublions pas la charité encore plus grande, l'union plus étroite et plus intime qui s'établit entre les Ursulines et les Hospitalières. Parties de France ensemble et arrivées à Québec sur le même vaisseau, elles s'aimaient déjà comme ne pouvaient manquer de s'aimer des âmes généreuses et animées du vériat-

ble esprit religieux ; mais combien cet amour ne dût-il pas être plus ardent et plus saint après que le désastre des unes eût procuré aux autres le bonheur si doux de leur donner une part égale de leur pain, de leurs vêtements et de leur abri ?

Pendant trois semaines, toutes vécurent ensemble, prièrent ensemble, soignèrent ensemble les malades. Après ce temps, les Ursulines voulurent, quoique à regret, se séparer de leurs généreuses amies ; mais la séparation même fit encore éclater la générosité d'une part, la reconnaissance de l'autre, la cordialité la plus affectueuse des deux côtés. On rédigea pour écrit et on signa un acte d'union en vertu duquel toutes devaient se regarder comme les membres d'une même famille, quoique séparées par la nécessité de remplir chacune leur mission. Elles s'obligeaient particulièrement à un échange perpétuel de prières et de bonnes œuvres, surtout au décès d'une religieuse dans l'une ou l'autre communauté : consacrant ainsi, par un acte solennel et inviolable, et rendant plus étroite l'union qui s'était établie entre elles dès leur première entrevue à Dieppe, quand, dans un même but, elles s'exilaient ensemble de leur commune patrie.

(A continuer.)

## Agriculture.

LA

### SCIENCE AGRICOLE

*mise à la portée de tout le monde,*

PAR

Un Ami de l'Agriculture.

#### INTRODUCTION.

L'art de cultiver la terre est une chose simple et à la portée de tous ; on peut arriver à le posséder par l'étude seule des faits qui lui sont propres, sans avoir à interroger péniblement tous les échos de la science. Dieu a écrit sur la terre et dans le ciel les enseignements élémentaires de l'agriculture, ceux que tous les yeux peuvent lire et que tous les esprits peuvent comprendre.

Oui, l'art de cultiver la terre est à la portée de toutes les intelligences et de toutes les fortunes. Le capital d'améliorations doit se créer par l'amélioration elle-même. On ne doit emprunter que du sol. C'est de la terre et non d'une somme d'argent que doit surgir le principe vivifiant de la culture. Bien des agronomes réclament pour améliorer l'agriculture, et comme conditions de rigueur, une grande instruction scientifique et des capitaux. C'est placer du coup à

l'entrée de la carrière agricole deux impossibilités pour la masse des cultivateurs.

Voici le grand secret d'une bonne agriculture appuyée sur une longue expérience, et sur un principe aussi vieux que le monde : consacrer les deux tiers, ou au moins la moitié du domaine exploité aux cultures fourragères.

Le bétail est la base de toute culture ; l'élément essentiel de toute richesse agricole.

L'agriculture est riche de faits agricoles sur lesquels elle peut s'appuyer sûrement. En voici quelques-uns connus de tous les cultivateurs tant soit peu observateurs. Une terre a donné une récolte superbe de pois, si vous lui en demandez une seconde l'année suivante, elle ne vous donnera qu'une récolte médiocre, et si vous persistez la troisième année, elle ne vous en donnera qu'une misérable. Les céréales n'aiment pas à succéder aux céréales. La science vous explique le fait, mais malheureusement son explication est trouvée quelquefois en défaut. Le blé vient mal après le blé, et fort mal si on le sème trois années de suite sur le même terrain ; le seigle vient mieux après le seigle, l'avoine après l'avoine, l'orge réussit après le blé, le blé ne veut pas venir après l'orge.

Voici autant de notions pratiques plus sûres que les théories

de la science, que l'expérience des siècles nous a fourni.

Si les principes que je viens d'exposer étaient connus et appliqués en Canada, les produits de notre sol seraient promptement doublés et toutes les branches de la richesse seraient accrues dans une proportion plus considérable encore. Le sujet est donc de la plus haute importance :

Quand on se donne la peine d'examiner et de comparer les statistiques de l'agriculture des diverses nations, ses détails et ses produits en différentes contrées, dans un même pays, on arrive toujours et invariablement à constater la vérité de ces paroles : *Partout et toujours les produits et les bénéfices de l'agriculture sont proportionnels à la quantité d'engrais, par conséquent à l'étendue des champs consacrée à nourrir le bétail, comparée à celles des champs en culture épuisant.*

On voit souvent les cultivateurs faire mille efforts pour mettre cette loi en défaut, mais toujours la nature leur résiste et ils succombent à la peine.

Au lieu de lutter ainsi contre une invincible nécessité, ils devraient s'empresser de s'y soumettre, puisque là est leur salut ; mais ils trouvent que ce chemin est trop facile pour être celui de la fortune.

Dominés par cette désastreuse impression, nos cultivateurs

éprouvent de véritables déceptions chaque année, et se dégoûtent de plus en plus de leur profession. De là cette émigration des campagnes vers les villes ou les grands centres manufacturiers, et tous les malheurs qui s'en suivent.

Il est vraiment triste de constater que, dans un pays essentiellement agricole comme le Canada, les bras manquent à l'agriculture. Et comment pourrait-il en être autrement, lorsque l'on voit chaque année la plupart des enfants, qui sortent des écoles modèles, aller s'enfermer derrière un comptoir ou se livrer à l'étude du droit, ou aller demander fortune à une nation étrangère.

Si c'est aujourd'hui un fait constant que les campagnes se dépeuplent et que les villes vont s'encombrant de plus en plus, un état de choses aussi déplorable doit engager tous les amis de leur patrie, les économistes et nos gouvernants à faire tous leurs efforts pour arrêter ces fâcheuses tendances de nos populations rurales. Les seuls moyens d'y parvenir, d'après les plus sages esprits, est de répandre parmi elles les connaissances qui peuvent les conduire à améliorer leur sort par la terre, de leur donner une instruction en rapport avec le genre d'occupation

qui les attend au foyer paternel.

Lorsque nos cultivateurs seront mieux instruits des avantages que peut leur procurer une bonne culture, qu'ils comprendront bien qu'ils peuvent trouver dans leur honorable profession, ce qu'ils voulaient aller chercher ailleurs, ils ne sentiront plus le besoin de s'éloigner.

Personne ne doute aujourd'hui qu'un traité sur l'Agriculture, à la portée de tous, et qui ferait ressortir toute la noblesse, les ressources, les avantages temporels et spirituels que la vie des champs peut offrir à ceux qui s'y livrent avec intelligence et une bonne volonté, opérerait un changement complet sur l'esprit de la jeune génération qui est appelée à nous succéder.

Cette importante considération m'a engagé à entreprendre ce travail, quoique j'en sente toute la difficulté. Mais avant d'aller plus loin, je dois déclarer que je suis bien décidé à ne présenter les fécondes découvertes de la science, que sous l'aspect d'une pratique simple mais éclairée.

(A continuer)

### Du savoir nécessaire aux filles.

Le plus beau des opéras que puissent entendre nos filles, ce sont les chansons de la louette et

les TeDeum du rossignol. Le plus magnifique des panoramas qu'elles puissent admirer, c'est celui du soleil levant, quand il vient éclairer la besogne à faire.

Economie et vigilance, voilà par quels moyens elles doivent rechercher des bravos.

Certainement, je fais grand cas des pianos, mais nous avons aux champs tant d'autres instruments dont il nous faut jouer habilement.

Je ne veux pourtant pas que les femmes restent étrangères à tout ce qui élève le cœur et fortifie la raison. Sans être, ce qu'on nomme dans les grandes villes, *dilettanti*, il est bon qu'elles sachent beaucoup plus que leur croix de par Dieu. Au reste, les soins de l'intérieur, les précautions qui intéressent la santé de tous, sont sujets de longues et sérieuses études ; que nos ménagères acquièrent donc toutes les connaissances nécessaires à la campagne, qu'elles s'instruisent, en outre, quelque peu dans les choses de l'esprit et d'agrément, voilà pour elles mon post-scriptum sans *errata ni desiderata*.

Les hautes considérations, les *si*, les *mais*, les *car*, les *pourquoi*, dont on emplit les gros livres, ne prouveront jamais rien contre ce que je dis là.

L. L. D.

**La comptabilité Agricole.**

Pourquoi la plupart des cultivateurs ne tiennent-ils pas une comptabilité régulière comme les industriels et les commerçants? Parce que le plus souvent ils ne savent pas comment s'y prendre; de sorte qu'ils ne se rendent absolument compte de rien; ils marchent tout à fait en aveugles sans savoir quels bénéfices ils réalisent, et même s'ils en réalisent. Ils ne connaissent pas la culture qui leur donne le plus rendement. C'est là une faute impardonnable pour des hommes sérieux. Il est donc fort important que les cultivateurs apprennent un peu de comptabilité. On se plaint des tendances vers un luxe excessif, mais bien souvent peu en rapport avec les ressources des familles. On voudrait voir une sage économie présider aux dépenses et mettre chacun sur la voie de l'épargne, la grande moralisatrice des populations. On atteindra probablement ce but en constatant régulièrement les recettes et les dépenses, en tenant enfin une petite comptabilité dans chaque ménage. Il ne faut pas oublier cet adage vieux comme le monde: "Rien ne prospère sans l'ordre et l'économie." Voilà qui est bien vrai: on se laisse entraîner dans la voie des dépenses lorsqu'on ne se rend pas compte de ses dépenses, et on s'arrête, du moins le plus souvent, lorsqu'on s'aperçoit que les dépenses sont plus fortes que les recettes, car on entrevoit alors une ruine certaine. Il est donc très-important de s'habituer dès le bas âge à l'ordre et à l'économie. On dit beaucoup trop souvent que, pour les travaux des

champs, le cultivateur en saura toujours assez. Grande erreur! car celui qui ne sait rien ne fait jamais rien de bon; c'est là un axiome qui n'est pas discutable. Les connaissances appropriées à la profession des cultivateurs sont tout aussi indispensables à ces derniers qu'aux industriels et aux commerçants des villes.

(L'Op. Publique.)

**Abonnements payés.**

Nous accusons réception du prix de l'abonnement à la *Gazette des Familles*, de la part des personnes dont les noms suivent, savoir:

**Pour l'année 1878.**

Revd. Messire Chs. Lemire, S. S. Anges de Ham.	\$3.00
" " L. Morin, St. Jacques le Mineur.....	1.00
MM. Jean Lamontagne, Ste. Claire.....	1.00
Jean Roy, Frampton.....	1.00
Frs. Bélanger, St. Vallier....	1.00
Anaclet Roy, " ".....	1.00
Delle. D. Roy, " ".....	1.00
Mr. Geo. Dionne, St. Arsène.....	1.00
Dame A. Labilloy, Nouvelle.....	1.00
Revd. Messire B. C. Bochet, Tingwick.....	3.00
" " P. D. Lajoie, Joliette.	1.00
Dame Veuve Chs. Denormé, Calumet Mine (E. U.).....	1.00
Revd. Mes. Gauvin, Ange Gardien.	1.00
MM. N. Bernèche St. Barthélemi..	1.00
Léon Leduc, Faribault (E. U.)	1.00
Revd. Mes. L. Lévêque, N. D. de Lourdes.....	1.00
MM. J. A. Roy, Fraserville.....	1.00
Elzéar Talbot, St. Pierre.....	1.00
Couvent de l'Assomption, Wotton.	1.00
MM. Provancher, Woonsacket....	1.00
J. G. Vincent, Lorette, pour Delle. L. Dubuc.....	1.00
Simon C. Leblanc, Ste. Marie, (N. B.).....	1.00
Olv. J. Leblanc, St. Marie, (N. B.).....	1.00
Revd. Mes. T. Monminy, St. Antonin.....	1.00

TROISIÈME ANNÉE.

LE

ABONNEMENT

\$2

Par Année.

# FOYER DOMESTIQUE,

PARAISSANT

le 1er de  
chaque mois.


**Journal Littéraire, Historique, Artistique et Biographique.**

Chaque numéro renferme 48 pages de matières à lire, double colonne, comprenant des *Récits, Voyages, Causeries, Littérature, etc.*, etc.

Ce Journal est particulièrement destiné à propager la bonne littérature au sein des Familles catholiques, et il est rédigé en vue d'éclairer et de plaire tout à la fois, par une série de lectures variées.

 UN MORCEAU DE MUSIQUE CHAQUE MOIS. 

On s'abonne chez les Agents spéciaux, et aussi par lettre adressée à Mr. l'Administrateur du *Foyer Domestique*, à Ottawa.

 On peut fournir tous les numéros des deux premières années.

## Machines à Coudre

DE

# WHEELER & WILSON,

Nos. 1 et 3, Place d'Armes,

MONTREAL.

*Médailles obtenues des Grandes Expositions Universelles de Londres (1862), Paris (1867), Vienne (1873), et Philadelphie (1877).*

Les Machines à Coudre de Wheeler & Wilson sont adaptées à toutes sortes de couture de famille, habillements militaires et pour l'usage des Couturières, Modistes, Tailleurs, Manufacturiers de Chemises, Collets, Basques, Manteaux, Mantilles, Vêtements, Chapeaux, Bonnets, Corsets, Chaussures, Parapluies, Parasols, etc. Ils travaillent aussi bien la Soie, la Toile, la Laine et le Coton, avec du fil de soie, de coton ou de toile. Ils cousent, piquent, plissent, ourlent, rabattent, cordent, braident, bordent et exécutent toutes sortes de coutures, faisant un beau point sur les deux côtés de l'article cousu.

Les qualités qui les recommandent sont :

1. Beauté et excellence du point, semblable sur les deux côtés de l'objet cousu.

2. Force, fermeté et durabilité du point, qui ne s'effie et ni se découdra.

3. Economic du fil.

4. Application d'un rang, large au besoin et suivant les matériaux.

5. Solidité et élégance de modèle et de perfection.

6. Simplicité et perfectionnement de construction.

7. Rapidité, facilité d'opération et de direction, et tranquillité de mouvement.

S'il y avait quelque inconvénient pour l'acheteur à visiter les salles de vente, l'ordre pourrait être envoyé au bureau et il sera rempli fidèlement, comme si le choix avait été fait personnellement.

Les Machines sont envoyées dans toutes les parties du pays, avec instruction entière qui permettra à la personne la moins expérimentée d'opérer sans aucun trouble ou difficulté.

L'argent en fonds courants ou une traite doit accompagner l'ordre. Cependant les Machines peuvent être envoyées, le paiement devant être collecté sur livraison, s'il y a assurance satisfaisante qu'il sera fait alors. Les intérêts de la Compagnie ne cédant la place à aucun acheteur de Machine, dans leurs opérations pleines de succès, elle se tient prête à donner toute assistance nécessaire aux pratiques, par correspondance ou autrement. Pour notre fidélité à cet égard, nous en appellons aux milliers qui se servent de nos Machines.

Nous adressons nos catalogues illustrés à tous ceux qui en font la demande.

S'adresser à l'Agent :

Nos. 1 et 3, Place d'Armes, Montréal.



LE  
**PORTRAIT DE Mgr. CONROY**

*Délégué Apostolique en Amérique,*

Est en vente aux bureaux de la *Gazette des Familles*, à raison de \$1.00 par copie, ou \$8.00 par 12 copies.

**HISTOIRE**  
DES  
**INSTITUTIONS CHARITABLES**  
DU  
**CANADA.**

*Depuis leur Fondation jusqu'à nos jours.*

Cet Ouvrage, en cinq volumes, est publié par Livraison de 150 pages, et le prix est de \$1.00 par livraison, les frais de Port compris.

Cet Ouvrage est approuvé par la plupart des Evêques du Canada.

La 1<sup>re</sup> Livraison est maintenant en vente au Bureau du *Foyer Domestique*, à Ottawa, qui est le seul dépôt pour la vente de cet Ouvrage.

S'adresser, par lettre, à  
**STANISLAS DRAPEAU.**

**Les Machines à Coudre**  
**“SINGER,”**

**281, Rue Notre-Dame,**  
**MONTRÉAL.**

La nouvelle *Machine à Coudre des Familles* de la Compagnie manufacturière *SINGER* dépasse toute concurrence, et le meilleur éloge qu'on en puisse faire est de constater le nombre considérable de Machines à coudre vendu durant ces quelques dernières années, savoir :

En 1871	la vente fut de.....	181,260
En 1872	do do .....	219,758
En 1873	do do .....	232,444
En 1874	do do .....	241,679
En 1875	do do .....	249,852

Ce simple aperçu fait assez voir combien les *Machines à coudre* de la fabrique *SINGER* sont populaires, puisque la vente va toujours en augmentant, chaque année.

Cette nouvelle *Machine à coudre des Familles* peut exécuter une quantité d'ouvrage que l'on croyait autrefois impossible de faire à la machine. Nous prétendons et sommes en mesure de prouver que c'est la moins chère, la plus belle, la plus délicatement arrangée, la plus parfaitement agencée, la plus facile et la moins fatigante à manœuvrer de toutes les machines à coudre des familles. Elle est remarquable non-seulement pour l'étendue et la variété de sa couture, mais aussi à raison de la diversité des tissus avec lesquels elle exécute des coutures également faciles et parfaites, car on peut employer le cordonnet de soie, le fil de toile ou de coton, tenu ou épais, et dans tous les cas on obtient le *point élastique fermé intérieurement*, égal des deux côtés de l'étoffe cousue. Ainsi l'on peut coudre du castor ou du cuir, avec beaucoup de solidité et une parfaite uniformité de points ; et le moment d'après, cet instrument infatigable peut être ajusté pour de fins travaux sur la gaze ou les fils de la Vierge, ou pour remplir la tarlatane, ou pour froncer, ou pour presque tous les autres ouvrages exécutable avec des doigts agiles.

Quelle que soit l'espèce de la machine des familles, elle est livrée (sans augmentation de prix) avec un *Ourlleur* et *Tresseur*, un *Tournevis*, un *Bidon* plein d'huile, une douzaine d'*Aiguilles* assorties, une *Aiguille plaquée* extra, et des *Instructions* pour se servir de la Machine à coudre.

Pour plus amples détails, voyez nos *Circulaires* illustrées, que nous fournissons sur demande.

En commandant l'achat des Machines, il faut indiquer leur *Espèce* et leur *Prix* assez clairement pour prévenir toute possibilité d'erreur. Toute commande doit être accompagnée du montant du prix, à moins que l'acheteur ne préfère payer sur livraison, quand l'expédition est faite par l'Express.

S'adresser à l'agent :

281, rue Notre-Dame, Montréal.

Ou à l'agence d'Ottawa,

156, Rue Sparks.